

**LA SYMBOLIQUE MAÇONNIQUE DANS
LE GENTILHOMME-PHILOSOPHE
DE FËDOR IVANOVITCH DMITRIEV-MAMONOV**

RODOLPHE BAUDIN

Dans sa synthèse récente sur l'influence de la franc-maçonnerie sur la littérature russe au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, V. I. Sakharov a rendu au *Gentilhomme-philosophe* [*Dvorjanin-filosof*], étrange petit texte publié en 1769 par Fëdor Ivanovitch Dmitriev-Mamonov, sa place de première fiction maçonnique russe originale ¹. Ce faisant, M. Sakharov rompait avec l'interprétation soviétique du texte qui, soulignant son contenu nettement anticlérical, considérait l'œuvre comme athée ², c'est-à-dire forcément pro-

-
1. V. I. Saxarov, « Masonskaja proza : istorija, poëtika, teorija », in *Masonstvo i russkaja literatura XVIII-načala XIX vv* [*La franc-maçonnerie et la littérature russe du XVIII^e siècle et du début du XIX^e*], Moscou, éd. « Éditorial-URSS », 2000, p. 201. Je remercie le Professeur Jean Breuillard de m'avoir procuré cet ouvrage. Certes, tant G. Vernadskij que T. Bakounine avaient noté que Dmitriev-Mamonov était maçon, mais ni l'un ni l'autre n'avaient signalé la dimension maçonnique du *Gentilhomme-philosophe*. De manière caractéristique, Vernadskij notait d'un côté l'appartenance de Dmitriev-Mamonov à la maçonnerie, et analysait de l'autre son texte le plus célèbre comme essentiellement voltairien. Quant à T. Bakounine, elle se contente de noter que Dmitriev-Mamonov « publia, sous le pseudonyme de « Gentilhomme Philosophe » [...] de nombreux ouvrages, dont quelques-uns sur des sujets militaires. » Les deux ouvrages dissociaient donc l'appartenance de l'auteur à la maçonnerie du contenu de ses œuvres. Cf. G. V. Vernaskij, *Russkoe masonstvo v carstvovanie Ekateriny II* [*La franc-maçonnerie russe sous le règne de Catherine II*], SPb., Izd. im. N. N. Novikova, 1999 (1^{re} éd., Petrograd, 1917), p. 35 (sur l'auteur) et 148 (sur le texte) ; et T. Bakounine, *Répertoire biographique des francs-maçons russes (XVIII^e et XIX^e siècles)*, Paris, Institut d'Etudes slaves, 1967 (1^{re} éd., Bruxelles, 1940), p. 122.
 2. Cf. L. B. Svetlov, « Russkij antiklerikal'nyj pamflet XVIII veka », *Voprosy istorii religii i ateizma*, t. 4, Moscou, Izd. Akademii Nauk SSSR, 1956, p. 394-399.

gressiste, et taisait à ce titre sa dimension hermétique³. Or, cet anti-cléricalisme n'empêche visiblement pas que l'œuvre soit maçonne, qu'il doive être lu, comme l'affirme V. I. Sakharov, comme l'écho du projet maçonnique d'opposer à l'Église extérieure, institutionnelle, l'Église intérieure que peut trouver chaque homme en soi⁴, ou peut-être plus simplement parce que, comme l'a montré G. Vernadskij il y a longtemps déjà, le scepticisme voltairien se mariait volontiers à la franc-maçonnerie dans la Russie des années 1760-1770⁵.

Ayant replacé l'œuvre de Dmitriev-Mamonov dans son véritable contexte intellectuel, V. I. Sakharov renonce cependant à entrer dans l'analyse détaillée de la composante maçonnique du texte, se contentant de préciser que le *Gentilhomme-philosophe* fourmille de nombreux symboles issus de la « bibliothèque hermétiste de l'ordre ». Ce choix de ne pas entrer dans la micro-analyse, bien compréhensible dans un article de synthèse embrassant plusieurs décennies de l'histoire de la littérature russe, laisse cependant sur sa faim le lecteur de Dmitriev-Mamonov, auquel la clef du texte, identifiée désormais comme maçonnique, n'en reste pas moins inaccessible.

C'est donc à une *prudente cartographie*, sinon à une analyse autorisée, de la symbolique maçonnique du texte, qu'aimerait convier le présent article. Outre qu'elle peut sans doute aider à mieux comprendre la spécificité de la structure narrative du *Gentilhomme-philosophe*, cette tentative de cartographie permettra peut-être également d'expliquer les aspects déroutants, voire contradictoires, de la culture maçonnique de Dmitriev-Mamonov.

3. M'intéressant personnellement avant tout à la dimension intertextuelle du texte, et à la place qu'y occupe la sémiotique du jeu et la mise en scène de la lecture, j'avais moi aussi totalement négligé cette dimension maçonnique du texte dans le premier article que je lui consacrai, il y a quelques années. Cf. R. Baudin, « Le jardin philosophique de Dmitriev-Mamonov, entre rêverie scientifique et modernité littéraire », *Modernités russes*, 3, *Les lieux de la Modernité*, Lyon, 2001, p. 61-69. Prenant connaissance de mon travail, le Professeur Alexandre Stroev avait cependant aussitôt attiré mon attention sur la dimension maçonnique du texte. Je signale en conséquence ici ma dette envers lui.

4. V. I. Saxarov, *op. cit.*, p. 202.

5. G. V. Vernadskij, *op. cit.*, p. 140-156 : « Masonstvo i vol'ter'janstvo ».

RÉSUMÉ DE L'ŒUVRE

Avant d'entamer l'analyse du *Gentilhomme-philosophe*, il me semble cependant utile de rappeler le contenu de ce texte difficilement accessible ⁶.

Le héros de la fiction de Dmitriev-Mamonov, gentilhomme campagnard russe désoeuvré, épris d'astronomie, décide d'aménager son domaine à l'image du système solaire. Prenant sa maison, centre géographique de la propriété, comme figuration du soleil, le gentilhomme fait représenter par des cercles tracés sur le sol les planètes de notre galaxie connues au XVIII^e siècle, à savoir la Terre, Saturne, Mercure, Mars, Jupiter, Vénus, et la lointaine étoile Sirius.

Soucieux de respecter l'exactitude mathématique et géométrique qu'impose la connaissance astronomique, le gentilhomme donne à chacun des cercles représentant les astres un diamètre d'une taille proportionnelle à celle des autres, et fait disposer les planètes les unes par rapport aux autres conformément aux distances, évidemment réduites à une échelle miniaturisée, les séparant dans le système solaire. Étoile la plus éloignée du soleil, en même temps que le plus gros des astres à figurer dans le plan, Sirius trouve sa place tout au fond du parc, sur une île naturelle plantée au milieu d'un étang. Les planètes connues comme planètes à satellites au milieu du XVIII^e siècle, reçoivent les leurs. Ainsi de la Lune pour la Terre. Enfin, le gentilhomme-philosophe a soin d'entourer chacune des planètes, à l'exception de sa maison-soleil, d'un large canal, figurant leur atmosphère et/ou leur anneau pour certaines comme Saturne.

Une fois l'installation réalisée, son inventeur décide de la parfaire en peuplant les cinq principales parmi les planètes représentées. Sur Saturne sont ainsi installés des cygnes et sur Jupiter des grues. La Terre est peuplée de fourmis, Vénus de coccinelles. Mars,

6. Dmitriev-Mamonov publia la première édition de son allégorie en appendice à sa traduction du *Psyché et Cupidon* de La Fontaine. Cf. *Ljubov' Psišii i Kupidona*, Sočinnaja g. de la Fontenom, perevedena s francuzskago [F. I. Dmitrievym-Mamonovym], č. 1-2, peč. Pri imp. Mosk. Un-te, 1769. Une deuxième édition, utilisée par V. I. Sakharov, vit le jour en 1796. Il s'agit de : Dmitriev-Mamonov F. I., *Dvorjanin-filosof. Allegorija*, Smolensk, tip. Prikaza obščestvonnago prizrenija, 1796. Ni l'une ni l'autre de ces deux éditions n'étant facilement accessible, j'ai utilisé comme texte de référence pour mon étude la reproduction *in extenso* du texte de l'édition de 1796, fournie par le numéro de la revue soviétique *Voprosy istorii religii i ateizma* [Questions d'histoire de la religion et de l'athéisme] dans l'article de L. B. Svetlov cité plus haut. Dans cet article, la pagination du texte de Dmitriev-Mamonov va de 399 à 412.

la Lune, et Mercure se voient quant à elles coloniser par divers autres types d'insectes. Seule Sirius, du fait de sa taille extraordinaire, reste vide d'habitants, le gentilhomme-philosophe « ne disposant pas d'animal dont on eut pu coloniser Sirius sans violer le rapport de proportion entretenu par cet astre avec les autres planètes ⁷ ». Le jardin une fois terminé, le gentilhomme-philosophe le fait illuminer, et convie ses voisins à venir l'admirer.

Émerveillés par l'installation, les invités du gentilhomme se prennent à rêver pouvoir comprendre les pensées des insectes et animaux peuplant les « mondes » du maître de maison. Au moment où ils formulent ce souhait, la foudre frappe la maison. Apparaît un inconnu. L'homme est un mage, qui se présente comme *philosophe*. Émerveillé lui-aussi par le jardin du gentilhomme, il souhaite parfaire l'amusement de la compagnie, en réalisant le rêve évoqué plus haut par certains de ses membres. Dans ce but, il offre au maître de maison un anneau magique, permettant « à celui qui le passe à son doigt de connaître les pensées [...] de ceux qui vivent à une distance infinie de nous ⁸ ».

Le gentilhomme-philosophe, fidèle aux principes de la bienséance, dédaigne l'anneau, imité ensuite par toute la compagnie masculine, qui se refuse à s'abaisser à écouter les pensées d'insectes. À l'inverse, les femmes s'empressent de l'accepter, prétexte pour le narrateur à un commentaire d'une misogynie de bon aloi sur la curiosité féminine. Munies de l'anneau, les femmes entament leur périple, suivies malgré tout d'une partie des hommes, plus attirés par la compagnie du Sexe cependant que poussés par leur soif de connaissance.

Avant de les laisser partir, toutefois, le mage complète l'installation du gentilhomme-philosophe en peuplant, par magie, Sirius d'autruches, dont l'apparition inattendue dans le parc-système solaire lancera, comme l'explique le narrateur, la mode de leur plumes, amenée à se répandre plus tard dans l'Europe entière.

Le premier arrêt des promeneurs est pour la Terre. Peuplée de fourmis rouges déchirées par les guerres ou abruties de travail, la Terre est dirigée par douze fourmis noires, qui les maintiennent dans l'ignorance la plus obscure, les menaçant de la colère d'un dieu terrible si les fourmis rouges refusent de leur payer la dîme et de leur embrasser le derrière.

7. P. 401. Ma traduction, comme pour le reste de l'article.

8. P. 402.

Alors qu'un des prêches menaçant des fourmis noires se termine, une fourmi rouge plus hardie que les autres s'adresse à la foule pour pourfendre les mensonges des fourmis noires. En appelant à la raison de ses consœurs, elle tient des propos matérialistes et athées et invite les fourmis rouges à ne plus payer la dîme exigée. Arrêtée sur ordre des fourmis noires, qui crient à l'hérétique, la fourmi rouge est aussitôt menée vers le bûcher. Les invités du gentilhomme-philosophe, émus de son sort malheureux, la sauvent cependant, et, la mettant à l'abri dans un étui pour instruments mathématiques, l'emmènent dans la suite de leur voyage-promenade.

Le deuxième arrêt est pour Jupiter, peuplée par les grues. Les grues n'ont pas de hiérarchie sociale, ne travaillent pas, se contentant pour leur subsistance des fruits que leur offre la nature. Elles ne connaissent pas la jalousie, passent leur vie à voler de planète en planète, et à raisonner sur les problèmes que soulève la métaphysique. La sagesse des grues ravit les promeneurs, qui les quittent néanmoins pour aller observer Saturne, peuplée par les cygnes.

Les cygnes sont extrêmement fiers de leur planète, de ses cinq satellites et de son anneau, lequel, leur apportant lumière nuit et jour, concurrence l'action bienfaisante du soleil pour les autres planètes de cette partie de la galaxie. Par ailleurs, les cygnes méprisent Jupiter et ses habitants, dont « la monstrueuse planète » a une forme « faite pour exciter le rire ⁹ ». Les cygnes méprisent également les fourmis de la Terre, aux « raisonnements extravagants » qui, bien que seules créatures dépourvues d'ailes dans tout l'univers, prétendent « dicter leur conduite aux habitants des autres mondes ¹⁰ ».

Quittant les cygnes de Saturne, les promeneurs vont enfin visiter Sirius, traversant l'étang qui les en sépare sur une gondole pourvue à cet effet. Malgré leur aspect terrifiant, les autruches charment les promeneurs par leurs idées claires et solides sur l'infinie variété de l'univers, les propriétés de la lumière ou de la matière. Entendant ces propos, les promeneurs leur montrent la fourmi libre-penseuse de la Terre. Celle-ci, sortie de son étui, reconnaît dans les autruches, à l'aide d'une paille utilisée comme longue-vue, des êtres vivants, et se dresse sur ses pattes arrières pour se mesurer à elles. Cette marque d'ambition démesurée provoque chez les volatiles un fou rire, dont la force emporte la fourmi dans un tourbillon. Atterrissant

9. P. 409.

10. *Ibid.*

par bonheur dans la poche d'une des promeneuses, l'insecte est alors remis dans son étui à instruments mathématiques.

La promenade terminée, la compagnie rejoint le maître de maison et le magicien. Ce dernier, faisant ses adieux, souhaite offrir comme récompense au gentilhomme-philosophe l'anneau magique emprunté par les promeneuses. Celui-ci lui demande alors si l'anneau peut lui apporter l'immortalité. Devant la réponse négative du magicien, le philosophe refuse l'anneau, bien que le bijou puisse lui apporter longévité, richesse, pouvoir sur ses ennemis et sur les forces climatiques, et même la possibilité de devenir pape (!). Les arguments déployés par le maître de maison pour justifier son refus renouvellent l'enthousiasme du magicien, qui disparaît en décernant au gentilhomme le titre de « philosophe né ».

LA DETTE À VOLTAIRE

Ce résumé montre bien la dette, souvent notée, du *Gentilhomme-philosophe* à *Micromégas* ¹¹. On y retrouve en effet, outre le programme narratif central du voyage interplanétaire, un certain nombre de détails empruntés directement par Dmitriev à Voltaire. Parmi ceux-ci, je citerai simplement les plus évidents. Ainsi *Micromégas*, fameux par sa taille, vient-il de Sirius, dont les autruches, dans le texte russe, se distinguent par leur taille extraordinaire ¹². De même, le texte russe peuple-t-il la Terre de fourmis, concrétisant ainsi une métaphore du texte de Voltaire, qui appelle notre planète « notre petite fourmilière ¹³ ».

Le nain de Saturne, dans *Micromégas* toujours, trouve le globe terrestre « mal construit », « irrégulier » et « d'une forme [...] ridicule ¹⁴ », anticipant l'opinion dédaigneuse des cygnes sur la forme

11. Cf. V. V. Sipovskij, « Filosofskie nastroenija v russkom romane XVIII veka », *Žurnal Ministerstva narodnogo prosvěščenija* [Revue du ministère de l'Instruction Publique], n° 5, otd. 2, 1905. Repris dans V. V. Sipovskij, *Očerki iz istorii russkago romana*, t. 1, vol. 1^{er} (XVIII vek), SPb., Trud, 1909, chap. 2, « Filosofskie tečenija v russkom romane XVIII veka [Courants philosophiques dans le roman russe du XVIII^e siècle] », p. 72-114. Cf. également P. R. Zaborov, *Russkaja literatura i Vol'ter. XVIII–pervaja tret' XIX veka* [La littérature russe et Voltaire. XVIII^e siècle–premier tiers du XIX^e], Leningrad, 1978, p. 16.
12. Voltaire, *Micromégas, histoire philosophique*, in *Contes en vers et en prose*, t. 1, éd. de S. Menant, Coll. « Classiques Garnier », Paris, Bordas, 1992, Chapitre premier, p. 64. La référence à la taille des autruches du *Gentilhomme-philosophe* se trouve quant à elle p. 409-410 : « La race des autruches était terrifiante à voir pour l'homme. Elles les dépassaient en effet en taille de deux ou trois pieds. »
13. Voltaire, *Micromégas*, *op. cit.*, chapitre premier, p. 64.
14. *Ibid.*, chapitre quatrième, p. 72.

de Jupiter. Lors de la confrontation, organisée par les promeneurs, entre les autruches et la fourmi, celle-ci utilise une paille comme longue vue pour observer les autruches. Avant elle, Micromégas et le nain de Saturne avaient utilisé eux aussi un instrument optique, à savoir l'effet grossissant d'un diamant, pour observer les hommes, mais aussi, et surtout, ils avaient utilisé un cure-dent pour leur parler, objet à la forme oblongue que la paille de la fourmi ne peut pas ne pas rappeler ¹⁵.

La référence aux guerres qui secouent la Terre des fourmis rappelle quant à elle la description de la folie sanglante des hommes faite par un des savants qu'interroge Micromégas ¹⁶. Enfin, l'arrogance de la fourmi devant les autruches provoque leur rire, dont la puissance emporte le pauvre insecte dans un tourbillon jusque dans la poche d'une des promeneuses, tout comme le rire de Micromégas et de son compagnon, provoqués par la diatribe du docteur de la Sorbonne contre les philosophes, avaient fait s'envoler le bateau des hommes, pour l'envoyer atterrir dans la poche du nain ¹⁷.

L'importance de la dette envers Voltaire paraît telle que l'on peut se demander pourquoi Dmitriev-Mamonov n'imita pas son modèle jusqu'au bout, en empruntant également la trame du sous-genre du récit de voyage utopique, mais décida d'en transposer les éléments à une échelle inférieure, réduisant le périple de ses protagonistes à la traversée d'un jardin.

Dans une étude précédente sur *Le Gentilhomme-philosophe*, j'expliquai cette transposition par la recherche du plaisir procuré, comme l'a montré Bachelard, par la miniaturisation, et interprétei le texte de Dmitriev-Mamonov tout entier comme *la mise en mots d'un effet de lecture*, la mise en œuvre de la possibilité pour le lecteur de revivre à *discrétion* le plaisir procuré par la découverte de *Micromégas*, sous forme d'un parcours de jeu de société. Dans cette perspective, les promeneurs du jardin russe incarnaient des super-lecteurs, doubles fictionnels d'un lecteur hyperactif poussant le plaisir de la fiction jusqu'à en devenir acteur.

Mais cette miniaturisation s'explique peut-être également par la dimension maçonnique du *Gentilhomme-philosophe*. L'abandon du récit de voyage intersidéral légué par Voltaire en faveur d'un récit de promenade dans un jardin bâti de toutes pièces permettait en effet à Dmitriev-Mamonov de développer deux des métaphores

15. *Ibid.*, chapitre sixième, p. 76.

16. *Ibid.*, chapitre septième, p. 78.

17. *Ibid.*, p. 81.

centrales de la littérature maçonnique : la métaphore de la construction, qui veut que le maçon œuvre au dégrossissage de la pierre brute et à la construction du temple, ici symbolisé par le jardin, et la métaphore spatiale de la déambulation, à la base du rite d'admission dans la société des maçons.

C'est ainsi à la recension des éléments caractéristiques de ces deux métaphores, qui divisent le texte en deux parties successives, qu'il convient de procéder.

LE MAÇON BÂTISSSEUR

Le fait que Dmitriev-Mamonov n'ait pas livré son récit d'initiation dans un décor supposé réel, ou, en tout cas, supposé préexister au récit d'initiation et être indépendant de lui, mais ait ouvert son texte par la description détaillée de la construction du jardin, témoigne de sa volonté de développer la métaphore du maçon bâtisseur. C'est donc par l'analyse du récit de construction qu'il faut commencer.

Comme l'aura montré le résumé donné plus haut, le jardin représente, de façon miniaturisée, l'univers. Or, c'est l'univers également qu'est censé représenter la loge maçonnique, dont la fonction est de figurer le macrocosme dans le microcosme.

Dans la mesure ensuite où la loge-univers est également une représentation du Temple, à la construction duquel chaque maçon apporte sa pierre, après l'avoir dégrossie, c'est bien à ce travail de bâtisseur que se livre le héros de la fiction de Dmitriev-Mamonov : en construisant son jardin, le gentilhomme-philosophe construit donc le temple, c'est-à-dire la loge maçonnique.

Cette métaphore du maçon bâtisseur, inspirée de la maçonnerie opérative qui préexista à sa variante spéculative, fait intervenir la référence à la science qui est à la base de la construction, à savoir la géométrie. C'est elle, en effet, qui explique la présence dans la symbolique maçonnique d'objets tels que la planche à tracer, l'équerre et le compas. De manière remarquable, on notera que la géométrie est présente dans le texte du *Gentilhomme-philosophe*, par le biais de la référence à « l'étui pour instrument mathématique » servant de refuge à la fourmi emportée dans le tourbillon du rire des autruches, mais aussi et surtout, dans le récit de construction ouvrant le texte, par les références extrêmement détaillées aux mesures du diamètre des planètes et de leurs satellites, ou des distances à respecter dans le jardin pour figurer de manière exacte leur éloignement :

Il fixa la place de Mercure à douze sagènes de sa demeure, et la largeur de son diamètre au regard des proportions de la demeure fut de $9/52^e$ archines. Il arrêta l'éloignement de Vénus à 21 sagènes de sa maison et lui donna une taille équivalente à celle de la Terre. Celle-ci fut placée à 30 sagènes de sa maison, Mars à 90 sagènes, à laquelle il donna un diamètre de $12/25^e$ d'archines. Jupiter reçut sa place à 156 sagènes et son diamètre fut fixé à 2 sagènes, 2 archines et $362/500^e$ d'archine. L'orbite de Saturne, elle, fut arrêtée à 285 sagènes du château, et son diamètre fut fixé à 2 sagènes et $446/500^e$ d'archine. Il donna ensuite à chaque planète le satellite qui lui revenait. La Lune, satellite de la Terre, reçut un diamètre de 4 verchok. Les quatre satellites, ou quatre lunes, de Jupiter et les cinq lunes de Saturne, chacune d'une taille au moins égale à celle de la Terre, trouvèrent elles aussi leur place autour de leurs planètes. Et comme à une distance de 678 sagènes et 1 archine de l'orbite de Saturne, au nord de ce vaste domaine, se trouvait une île de forme ronde de 56 sagènes et 2 archines de diamètre, entourée de tous côtés par un large étang, le philosophe-gentilhomme l'appela Sirius, du nom de l'une des étoiles immobiles. Enfin, il entoura toutes ces planètes de canaux en guise d'anneau et d'atmosphère, chacun d'une largeur équivalente au diamètre de la planète à laquelle il correspondait. Ainsi le canal entourant Saturne fut creusé d'une largeur de 9 sagènes et $376/500^e$ d'archine, et chacun de ses satellites eut un canal de 4 archines de large. Le canal entourant Jupiter, quant à lui, fut creusé d'une largeur de 11 sagènes et $468/500^e$ d'archines, et ses lunes reçurent des canaux d'une largeur égale aux canaux de Saturne. Pour ce qui est du canal de Mars, il eut une largeur d'1 archine et $22/25^e$ d'archine. Enfin, le canal de la Terre fut creusé d'une largeur de 4 archines, le canal de Vénus de 4 archines également, et le canal de Mercure d'une largeur d'1 archine et $16/25^e$ d'archines.

La multiplication de ces mesures complexes témoigne éloquentement de l'intérêt de Dmitriev-Mamonov pour la géométrie, et plus largement les mathématiques, au centre de l'intérêt des maçons, notamment au travers de leur réflexion sur la proportion dorée.

Représentation imagée de la loge des maçons, le jardin de Dmitriev-Mamonov est ensuite organisé et décoré selon des règles ayant une signification symbolique très précise.

On notera d'abord que le jardin du gentilhomme-philosophe, parce qu'il figure l'univers, reçoit sa forme de l'évocation des divers astres et planètes qui en délimitent les contours, et que ceux-ci dessinent un *rectangle* ou « carré long », conformément à l'architecture traditionnelle du temple maçonnique¹⁸ :

Mais afin que les planètes ne se trouvent pas toutes du même côté du plan, il les disposa devant sa maison de la manière suivante : Saturne reçut sa place du côté sud, Jupiter au couchant, Mars à l'orient, Vénus à l'occident. La Terre

18. J. Boucher, *La symbolique maçonnique*, Paris, Dervy, 1998 (1^{re} éd., 1948), p. 78.

et son satellite prirent place du côté sud-ouest, et Mercure du côté nord-ouest. (p. 400-401)

Ces astres et planètes, qui sont, comme vu plus haut, le Soleil, la Terre, la Lune, Mars, Vénus, Saturne, Jupiter et Sirius, ont ensuite, dans la franc-maçonnerie, une signification dans la géographie symbolique de la loge. Comme l'explique J. Boucher, en effet, la plupart de ces planètes évoquent métaphoriquement les officiers prenant part à une réunion maçonnique. Ainsi Jupiter représente-t-elle le Vénérable de toute loge, la Lune son secrétaire, le Soleil son orateur, Vénus son premier surveillant, Mars son deuxième surveillant, et Saturne son « couvreur », ou gardien de la porte du Temple¹⁹. La présence de ces planètes dans le plan du jardin évoque ainsi celle des officiers qui occupent la loge lors des réunions maçonniques.

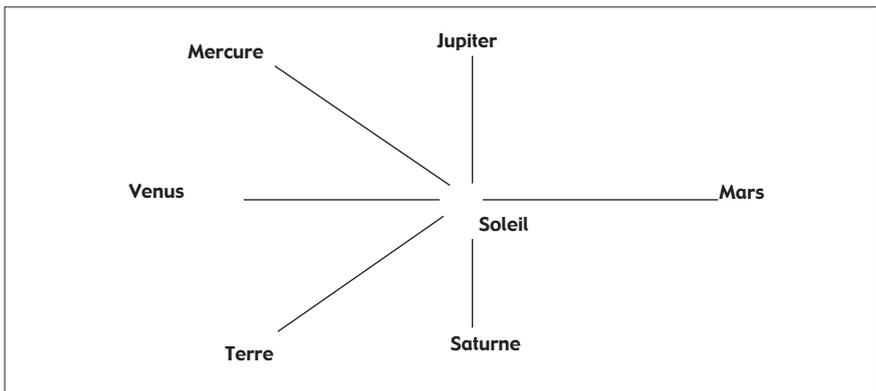
Celles-ci requièrent la présence de trois, cinq ou sept officiers. Lorsque trois officiers sont présents, la loge est dite *simple* et la position des participants dans la loge dessine un triangle. Cinq officiers, formant une loge *juste*, dessinent quant à eux le pentagramme, ou étoile flamboyante. Lorsque sept officiers sont présents, la loge est dite *parfaite*, et ses membres dessinent l'heptagramme, ou Sceau de Salomon centré, c'est-à-dire augmenté d'un point en marquant le centre²⁰.

Or, le tracé de ces deux dernières étoiles par la disposition des officiers dans la loge rappelle le dessin qu'organise la répartition des planètes dans le jardin du gentilhomme-philosophe. La position du Vénérable/Jupiter est ainsi le haut du plan, et celle du Couvreur/Saturne le bas du plan. Enfin, aux deux extrémités gauche et droite du plan sont placées les deux planètes qui représentent les deux surveillants, Vénus et Mars. Malheureusement, Dmitriev semble ici avoir inversé les côtés du plan. Chez lui, Vénus, qui représente le premier Surveillant, est à gauche, et Mars, qui représente le deuxième Surveillant, est à droite, alors que c'est l'inverse dans la loge maçonnique. Enfin, la Lune et le Soleil sont également disposés de manière fantasmagorique par rapport à l'organisation traditionnelle de la loge maçonnique. Chez Dmitriev, le Soleil est au centre du plan, et la Lune, inféodée à la Terre dont elle est le satellite, à son extrémité sud-ouest, alors qu'elles sont censées être en haut à gauche de la loge pour la Lune, et en haut à droite pour le Soleil. Ces libertés par rapport aux textes décrivant le rituel maçonnique

19. *Ibid.*, p. 108-109 et 115.

20. *Ibid.*, p. 105 pour le nom des loges, et 110 pour la position des officiers.

nique ne sont toutefois sûrement pas l'effet d'une négligence de Dmitriev. Si son texte est maçonnique, il n'en demeure pas moins en effet philosophique, et l'intérêt de l'auteur pour l'astronomie n'est pas purement ésotérique, mais également scientifique. Aussi les distorsions imposées au rituel maçon sont ici l'effet du souci de respecter la vérité scientifique, qui place le soleil au centre de l'univers et la Lune dans la dépendance de la Terre. Pour Dmitriev, l'astronomie n'est pas seulement un langage ésotérique, c'est également une science. C'est cette logique également qui exclut que les sept planètes évoquées par Dmitriev dessine l'heptagramme, ou Sceau de Salomon centré évoqué plus haut, bien que leur disposition scientifique chez Dmitriev dessine malgré tout une sorte d'étoile inclinée sur le côté :

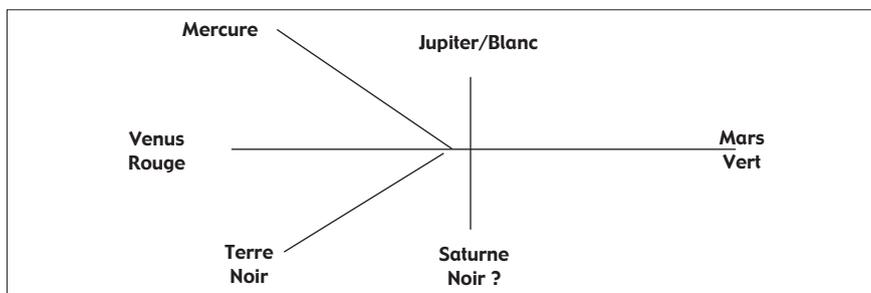


Plus intéressant, dès lors, que leur position, est peut-être le nombre des planètes ou astres évoqués. Le schéma ci-dessus compte sept astres ou planètes. Or, comme vu plus haut, le nombre sept, nombre de la loge dite *parfaite*, constituée de sept officiers, est également le chiffre symbolique du maître, détenteur du grade le plus élevé en maçonnerie, si l'on fait exception des *hauts grades*. Si l'on ajoute cependant à ces sept astres ou planètes les deux manquantes évoquées également par Dmitriev-Mamonov, à savoir Sirius, située hors du plan, et la Lune, simple satellite de la Terre, on obtient le chiffre neuf, considéré lui-aussi en maçonnerie comme symbolique, et attaché au grade de maître. Enfin, et de manière tout à fait remarquable, un passage du texte réduit ces deux chiffres à cinq. Dmitriev écrit en effet :

Quand il eut achevé son dessein, le gentilhomme-philosophe peupla ses cinq planètes principales d'animaux. (p. 401)

Il semble que cette réduction de sept à cinq planètes soit des plus significatives. Cinq est en effet un nombre important dans la symbolique maçonnique, utilisé notamment dans la description du Temple et de ses décors, dont les dimensions sont réductibles à des multiples de cinq (5 x 12 coudées de long, 5 x 4 coudées de large, 5 x 6 coudées de haut), mais également parce que, chiffre de l'étoile flamboyante évoquée plus haut, il est attaché au grade de compagnon. Enfin, comme on le verra dans la partie suivante, les *voyages* initiatiques que doit effectuer un maçon sont au nombre de cinq ²¹.

Si la disposition des planètes, fidèle au savoir scientifique du temps, écorne le rituel maçonnique, Dmitriev tâche de mieux s'y conformer dans les lieux de son texte où la liberté de la fiction lui laisse une plus grande marge de manœuvre. C'est le cas dans le recours à la symbolique des couleurs. Comme l'explique Jules Boucher en effet, les différentes couleurs correspondant aux divers grades des loges maçonniques peuvent être disposées aux extrémités des branches du pentagramme. Dans ce cas, on dispose le Blanc en haut, le Rouge à gauche, le Vert à droite, le Bleu en bas à gauche et le Noir en bas à droite ²². Or, il est remarquable que Dmitriev ait choisi les animaux venant peupler ses différentes planètes de sorte que leur couleur respective vienne éclairer de la teinte adéquate les extrémités des branches de son étoile. Ainsi peuple-t-il Jupiter de grues, pour conférer à l'extrémité supérieure de son étoile la couleur blanche ; Mars de scarabées, dont il précise qu'ils sont « vert vif » ; Vénus, à l'opposé, est peuplée de coccinelles, rare insecte courant à être de couleur rouge ; Le Noir, censé être en bas à droite, peut ici être figuré soit par la couleur des fourmis, malheureusement en bas à gauche, soit, bien que de manière moins convaincante, par celle des cygnes, si tant est qu'ils soient noirs :



21. J. Ferré, *Dictionnaire des symboles maçonniques*, Paris, Éditions du Rocher, 1997, article « Nombres », p. 220-221.

22. J. Boucher, *op. cit.*, p. 194.

Organisé comme une loge par les planètes/officiers qui en dessinent les contours, le jardin du gentilhomme-philosophe est également *décoré* à la manière d'un temple maçonnique.

On remarquera d'abord que Dmitriev-Mamonov fait mention de la voûte céleste au-dessus de son jardin :

Ayant disposé ainsi son plan, le gentilhomme-philosophe convia chez lui ses voisins, pour qu'ils s'en divertissent. C'était déjà le soir, la nuit, bien que sans lune, était emplie d'étoiles, et la voûte céleste, enviant les mondes du philosophe, s'alluma de mille feux, comme réclamant l'attention des convives (p. 401).

Ce ciel empli d'étoiles confirme l'assimilation jardin/loge, dans la mesure où il rappelle le plafond du Temple. Comme l'explique Jules Boucher en effet, celui-ci « est en forme de voûte et celle-ci est constellée ; elle représente le ciel, la nuit, avec une multitude d'étoiles visibles ²³ »

Remarquons ensuite que le Soleil et la Lune, essentiellement passifs dans les schémas ci-dessus, figurent dans le jardin conformément aux exigences de l'astronomie, mais également parce qu'ils remplissent une fonction symbolique dans le *tableau de loge* aux deux premiers grades de l'apprenti et du compagnon. Ce tableau, que l'on traçait primitivement sur le sol de n'importe quel local pour le transformer en loge, comporte en effet la référence aux deux *luminaires* ²⁴. Le Soleil, auquel sont attachées des vertus actives, car il est à l'origine de toute vie, y est à droite. La Lune, passive, y est à gauche, où elle a pour fonction essentielle de refléter le Soleil. S'ils sont disposés différemment dans le jardin de Dmitriev, où ils reçoivent leur place suivant la théorie de Copernic, ces deux *luminaires* occupent en revanche leur position rituelle respective sur l'habit du magicien où ils apparaissent également :

Alors qu'une peur atroce s'emparait du cœur et des sens de toutes les personnes présentes, au milieu de la salle, là où tous étaient rassemblés, apparut un homme à l'aspect grave, vêtu d'un habit noir, d'une large ceinture dorée, et couvert d'un long manteau noir ; sur la tête il portait un chapeau de velours de la couleur du feu. Sur le côté droit de son manteau était représenté, en fil d'or, un soleil, sur le gauche une lune en fil d'argent, et sur l'avant de son chapeau était dessinée une petite colombe aux ailes déployées (p. 401).

On notera que les fils utilisés pour représenter les deux luminaires sur l'habit du magicien sont de la couleur des deux métaux auxquels les associe la symbolique alchimique de la maçonnerie.

23. *Ibid.*, p. 85.

24. *Ibid.*, p. 130, 245, pour les tableaux de loge des deux premiers grades, et 178-182 pour les deux luminaires.

Comme le note en effet Jules Boucher, « dans le symbolisme hermétique, le Soleil se rapporte à l'Or, et la Lune à l'Argent ²⁵ ». Cependant, et comme précédemment, Dmitriev prend bien garde de ne pas mélanger symbolisme et rationalité scientifique, et met dans le camp des menteurs la fourmi noire qui, s'adressant à la foule des fourmis assemblées, leur explique que « Le grand feu qui vous éclaire n'est pas autre chose que de l'or » (p. 405). Il semble donc incorrect, comme le fait pourtant V. I. Sakharov ²⁶, d'utiliser cette citation pour prouver la nature maçonnique du texte, dans la mesure où elle apparaît dans la bouche de la fourmi-prêtresse, personnage négatif de la fiction, infondé à ce titre à véhiculer la parole auctoriale. La valeur de l'alchimie, comme l'écrivit Stephen Baehr, était bien, pour les penseurs russes du XVIII^e siècle, « plus symbolique que réelle ²⁷ ».

Le grand feu auquel fait référence la fourmi n'est ainsi pas de l'or, mais le soleil, symbolisé par la demeure du gentilhomme-philosophe qui, de ce fait, devient lui-même source de lumière. S'il rejette ainsi l'équivalence hermétiste soleil/or, Dmitriev fait sienne la symbolique maçonnique qui veut que « l'initié du deuxième degré [soit] appelé à devenir lui-même un foyer ardent, source de chaleur et de lumière ²⁸ ». L'hôte des promeneurs peut être à ce titre considéré comme le troisième luminaire.

Pour terminer, tout en restant dans le champ de la lumière, notons que le jardin de Dmitriev est illuminé, outre par la maison-soleil du gentilhomme-philosophe, tout à la fois par le scintillement des étoiles et par les torches que le maître de maison a ordonné d'enflammer :

C'était déjà le soir, la nuit, bien que sans lune, était emplie d'étoiles, et la voûte céleste, enviant les mondes du philosophe, s'alluma de mille feux, comme réclamant l'attention des convives. Le gentilhomme-philosophe ordonna alors que l'on illumine sa maison de tous côtés d'une multitude de torches ; quand elles s'enflammèrent, cette quantité innombrable de feux rassemblée en un seul endroit produisit autour d'elle comme un nouveau jour. (401)

Illuminant son jardin de nombreuses torches, le gentilhomme-philosophe souligne sa ressemblance avec le Temple qui « doit être symboliquement éclairé par des flammes ²⁹ ». Ces flammes, nour-

25. *Ibid.*, p. 181.

26. V. I. Sakharov, *op. cit.*, p. 202.

27. Cf. « Alchemy and Eighteenth-Century Russian Literature : An Introduction », in *Reflections on Russia in the Eighteenth Century*, Köln, Böhlau Verlag, 2001, p. 163.

28. J. Boucher, *op. cit.*, p. 157.

29. *Ibid.*, p. 116.

ries par des flambeaux, portent par ailleurs en maçonnerie le nom d'*étoiles*³⁰. Il n'est ainsi pas anodin que la citation ci-dessus évoque cette double illumination.

Le jardin de Dmitriev-Mamonov semble donc bien être la représentation d'une loge maçonnique. Celle-ci cependant n'a pas d'existence en dehors des rites qui y sont pratiqués, et qui lui confèrent sa dimension spirituelle. C'est donc à l'analyse des éléments du texte rapportables au rituel maçonnique qu'il convient maintenant de se consacrer.

LA DÉAMBULATION INITIATIQUE

La loge, dans le rituel maçonnique, est organisée en deux lieux contigus : le *cabinet de réflexion*, où sont introduits et éprouvés les novices, puis *le temple*, dont les portes, situées au fond du cabinet, s'ouvrent lorsque l'initiation est accomplie.

Ces deux espaces contigus sont le lieu du cheminement spirituel des apprentis et compagnons, que la tradition maçonnique nomme *voyages* (*poutechestviia*, en russe). De fait, c'est bien à un voyage que convie le texte de Dmitriev, au travers du jardin du gentilhomme-philosophe³¹.

Dans l'un, comme dans l'autre cas, le voyage est miniaturisé, qui voit sa dimension spirituelle, macrocosmique, réduite, par analogie symbolique, aux dimensions d'une pérégrination, ou *déambulation*, dans un espace réduit.

Cette déambulation doit être accomplie trois fois au grade d'apprenti, et cinq fois à celui de compagnon. Au premier grade, il a valeur d'initiation, puis, à ce même grade et au suivant, sert de mise à l'épreuve pour accéder à de nouvelles connaissances et, partant, au grade supérieur. Comme le fait remarquer Jean Ferré, « le mot

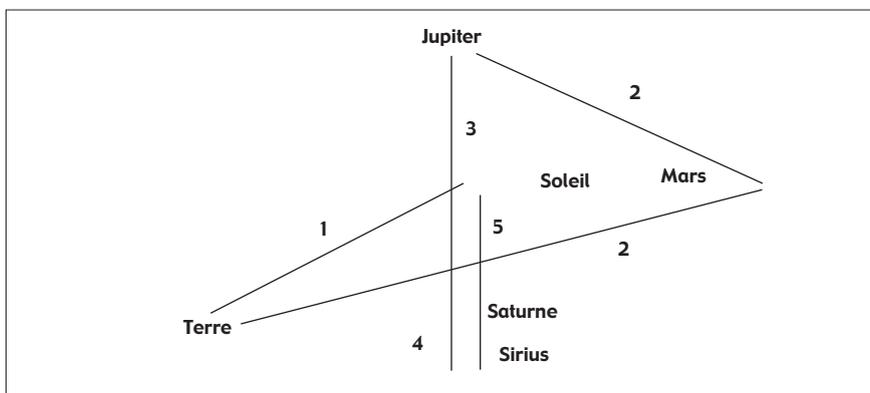
30. *Ibid.*, p. 119.

31. Cf. S. L. Baehr, « The Masonic Component in Eighteenth-Century Russian Literature », in *Russian Literature in the Age of Catherine the Great*, Oxford, Meeuws, 1976, p. 125 : « A second system of imagery, the "spatial" system, transfers the focus from the dimension of height used in the architectural system to the dimension of length. Within this system, the Masonic activity is seen as a "journey", the person seeking perfection through Masonry is a "traveller", and God (and, indeed, the entire order of Freemasonry) is seen as a "Guide for the road" (putevoditel') ». Il faut rendre hommage, d'une manière générale, au travail de Stephen Baehr sur la maçonnerie russe au XVIII^e siècle. Récemment disparu, il était l'un des rares chercheurs à essayer d'en étudier la dimension poétique, et non pas seulement historique. Malheureusement, aucun des deux articles cités dans le présent travail n'évoque Dmitriev-Mamonov.

“Initiation” contient [...] l’idée de mouvement, de voyage. *Itu* indique une action d’aller, de marcher ³². »

Or c’est bien à une initiation que s’apparente la promenade proposée par le magicien aux invités du gentilhomme-philosophe et, à ce titre, elle présente nombre des éléments symboliques du voyage maçonnique.

Notons d’abord que le voyage suit un itinéraire précis, en cinq étapes : 1. Soleil-Terre ; 2. Terre-Jupiter, en longeant Mars ; 3. Jupiter-Saturne ; 4. Saturne-Sirius ³³ ; et 5. Retour de Sirius au Soleil.



Ce chiffre 5, comme noté plus haut, n’est pas anodin : il peut en effet évoquer les cinq voyages effectués au grade de compagnon.

Notons ensuite que la déambulation des promeneurs s’effectue d’Est en Ouest (1), d’Ouest en Est (2), du Nord au Sud (3 et 4), puis du Sud au Nord (5). En partant de l’Est pour aller vers l’Ouest (1) avant d’effectuer l’inverse, les promeneurs tournent autour du centre dans le sens inverse à celui des aiguilles d’une montre, c’est-à-dire dans le sens *sinistrocentrique* ou *stellaire*. Ce sens, qui « épouse la giration *réelle* du système solaire ³⁴ », est le sens recommandé pour les circumambulations en loge, et confirme l’assimila-

32. J. Ferré, *op. cit.*, article « Voyage », p. 358.

33. La position de Sirius pose problème, dans la mesure où Dmitriev-Mamonov la situe d’abord dans le prolongement de Saturne, au-delà d’elle, donc probablement au sud du plan, en même temps qu’il précise que l’étoile se trouve au Nord de cette planète. J’ai choisi de privilégier la première logique, la promenade des protagonistes, qui empruntent une gondole pour gagner Sirius, semblant suggérer que cette étoile est encore plus loin du centre du plan que Saturne, conformément d’ailleurs à l’exactitude astronomique.

34. J. Boucher, *op. cit.*, p. 115.

tion jardin/loge, les deux représentant l'univers. C'est visiblement d'ailleurs pour suivre ce sens sinistrocyclique que Dmitriev précise que les promeneurs font le trajet Terre-Jupiter (2) *en longeant Mars*, alors qu'il eut été plus facile de gagner Jupiter par la ligne droite sans avoir à contourner le soleil. En outre, le fait de rejoindre Jupiter en passant par Mars permet, comme le montre la figure ci-dessus, de dessiner un tracé évoquant le chiffre 4 (triangle Soleil-Terre-Mars coupé par droite Jupiter-Saturne-Sirius), nombre qu'est censée évoquer la marche du compagnon pendant son initiation ³⁵.

Représentation de la position des officiers dans le Temple, les diverses planètes qui en délimitent les contours ont également une autre signification symbolique dans le cadre de la déambulation initiatique. Au premier grade en effet, un des trois voyages a pour but de débarrasser le récipiendaire de ses *métaux*. Or ces métaux, qui représentent les mauvaises passions que l'homme doit abandonner en entrant dans la loge, correspondent chacun, dans la tradition alchimique et astrologique, à une planète. Dans ce rapport de triple équivalence *passion/planète/métal*, le Soleil, représentation, comme on l'a vu, de l'or, figure également l'orgueil, ou Mars, qui représente le fer, la Colère, etc. ³⁶. Dans ces conditions, et dans la mesure où le voyage initiatique entamé par les invités du gentilhomme-philosophe leur fait observer une qualité ou un défaut sur chacune des planètes visitées, on peut rapporter la promenade initiatique de planète en planète du texte russe au rituel de dépouillement des métaux. Les récipiendaires, observant les passions des animaux dont ils écoutent les pensées, sont censés les rejeter pour s'améliorer eux-mêmes. La difficulté cependant surgit du fait que les équivalences passion/planète que l'on peut proposer pour le texte de Dmitriev n'épousent pas celles fixées par la tradition occulte. Ainsi, le texte russe montre, en matière de défauts, essentiellement la superstition, ou l'ignorance, des fourmis de la Terre, et l'orgueil des cygnes de Saturne. Or, dans la tradition alchimique, la Terre est absente de la liste des planètes, et Saturne, associé au Plomb, représente l'avarice. Force est de constater dans ces conditions que Dmitriev, une fois de plus, écorne la tradition. À moins que l'on ne considère, comme pour le tracé de l'étoile plus haut, qu'il s'inspire de grands schémas symboliques maçonniques, tout en rejetant leur dimension la plus occulte. Reste dans ce cas le

35. *Ibid.*, p. 318.

36. *Ibid.*, p. 32-35.

schéma narratif de l'itinéraire de planète en planète au but d'auto-amélioration par observation des vices d'autrui.

Revenons cependant aux initiés et à l'initiateur. En ce qui concerne les premiers, on notera que les promeneurs, qui accomplissent la déambulation dans le jardin/temple selon l'itinéraire mis en lumière plus haut, se tiennent les uns les autres, afin de pouvoir écouter tous ensemble les réflexions des créatures qu'ils observent :

Ses compagnons, sur le conseil du philosophe qui avait donné l'anneau, attrapèrent son vêtement ; les promeneurs suivant attrapèrent ensuite le vêtement des seconds, et tous purent ainsi comprendre les fourmis (p. 404).

Par ce geste, les promeneurs forment une chaîne humaine qui peut rappeler la *chaîne d'union* des maçons. Cette chaîne, formée lorsque les participants des réunions en loge se donnent la main en ayant préalablement croisé les bras, « rappelle que tous les Maçons, quelle que soit leur Patrie, ne forment qu'une seule famille de Frères, répandus sur la surface de la Terre ³⁷ ». Outre qu'il fait de chaque maçon un maillon d'une vaste chaîne, ce geste a pour but d'aider à la transmission du magnétisme émanant des divers participants, dont le son et sa transmission dans le texte de Dmitriev-Mamonov peuvent être une représentation imagée.

Pour ce qui est de l'initiateur, il semble, dans le *Gentilhomme-philosophe*, être incarné par le magicien. De fait, ce personnage présente certaines caractéristiques rapportables à la figure du Vénérable de loge en maçonnerie. On notera ainsi qu'il est vêtu d'un chapeau, dignité réservée au seul maître, même si les maçons du XVIII^e avaient dans l'ensemble tendance à rester tous coiffés ³⁸, et que ce chapeau est orné des deux *luminaires*, dont la symbolique maçonnique a été évoquée plus haut. Ensuite, il est remarquable que Dmitriev fasse mention, dans son vêtement, de sa ceinture. Or, celle-ci est un des éléments principaux du tablier de maçon, à la symbolique riche et très ancienne ³⁹. Enfin, son vêtement est de couleur noire, comme est censé l'être la doublure du tablier au grade de maître ⁴⁰.

Outre par son vêtement, le magicien évoque le Vénérable par son comportement. Ainsi, il est remarquable qu'il illumine, après l'avoir éteinte, la maison du gentilhomme-philosophe :

37. E. Plantagenet, *Causeries Initiatives pour le Travail en Loge d'Apprenti*, Paris, 1929, p. 85-86. Cité par J. Boucher, *op. cit.*, p. 336.

38. J. Boucher, *op. cit.*, p. 278.

39. *Ibid.*, p. 297.

40. *Ibid.*, p. 299.

Au moment même ou était prononcée cette parole retentit un violent coup de tonnerre, secouant la maison et soufflant toutes les torches, Laissant à peine allumées les bougies à l'intérieur de la maison ; Descendant du ciel, un éclair ininterrompu couvrit la maison de sa flamme, sans cependant l'enflammer (p. 401).

Ce faisant, le mystérieux invité se comporte effectivement en Vénérable, dont une des attributions consiste à ouvrir les travaux des maçons en « donnant la lumière aux deux surveillants ⁴¹ ».

Enfin, le mage apparaît comme une figure d'initiateur car il soumet le gentilhomme-philosophe, à la clôture du texte, à une véritable *épreuve*, suivie elle-même d'une récompense. En effet, lorsque les promeneurs rendent l'anneau au magicien, celui-ci propose de l'offrir au maître de maison, en lui faisant valoir les divers avantages qu'il lui procurera, mais celui-ci refuse de prendre le cadeau, comme indiqué dans le résumé plus haut. Cet échange, en forme de dialogue, rappelle les questions posées au récipiendaire dans le cabinet de réflexion. Des réponses correctes valent à l'interrogé son admission dans la loge. Ici, elles apportent au gentilhomme-philosophe la confirmation de sa sagesse. Et celle-ci apparaît toute maçonnique, puisque son sens profond est le refus de réitérer la faute adamique – nous sommes dans un jardin ! – en acceptant l'anneau, bien loin de la morale du texte de Voltaire à l'origine du récit russe.

CONCLUSION : UNE MAÇONNERIE DÉROUTANTE

L'accumulation des symboles renvoyant soit à la métaphore de la construction du Temple, soit à celle de la déambulation initiatique en son sein, semble donc affirmer la nature maçonnique du *Gentilhomme-philosophe*. Cette conclusion, cependant, souffre quelques réserves. Le lecteur du présent article, en effet, n'aura pas pu ne pas penser, en voyant les efforts ici déployés pour faire entrer les éléments du texte de Dmitriev-Mamonov dans la nomenclature du rituel maçon, aux tentatives laborieuses de « *l' Russe Bezuhov* » pour voir dans son nom une invitation à assassiner Napoléon ⁴². Trop de détails du *Gentilhomme-philosophe* écornent le symbolisme du rituel établi. À ceux déjà notés au fil de l'analyse, il faut en effet ajouter encore d'autres éléments déconcertants. Ainsi de la nature des promeneurs-réceptaires. Comme on l'aura compris, il

41. *Ibid.*, p. 116.

42. L. Tolstoï, *Guerre et Paix*, Livre III, 1^{re} partie, chap. XIX.

est étonnant que ces promeneurs soient des *promeneuses*, alors que « le *Livre des Constitutions* d'Anderson fixe comme *landmark*, comme règle institutionnelle, la non-admission des femmes dans l'Ordre maçonnique ⁴³ ». Si des loges féminines, dites *souchées*, apparurent certes dès le XVIII^e siècle, il faut noter que ces promeneuses sont en outre moquées par Dmitriev-Mamonov, dont la curiosité pour les pensées des animaux paraît digne de réprobation au maître de maison et à certains de ses invités. Un autre élément déroutant apparaît ensuite dans le fait que les questions de la fin du récit sont posées non à ces mêmes promeneuses, qui viennent pourtant d'accomplir leur déambulation, mais au gentilhomme-philosophe, qui semble déjà initié, puisqu'il a construit le Temple, et qu'il apparaît comme un des luminaires qui l'éclairent.

Comment expliquer ces erreurs du discours maçonnique de Dmitriev-Mamonov ? Excluant l'hypothèse que *Le Gentilhomme-philosophe* soit une parodie anti-maçonnique, au regard de l'engagement connu de son auteur dans l'Ordre et de la signification profonde de la morale du texte, il reste trois réponses possibles.

La première tiendrait au relatif désordre causé dans la maçonnerie par la multiplicité des obédiences et de leurs textes qui, dès le XVIII^e siècle, faisait parler à Joseph de Maistre « d'anarchie maçonnique ⁴⁴ », et qui explique que les rites soient diversement accomplis selon les loges.

Une deuxième explication possible serait liée au caractère profondément polyphonique du texte de Dmitriev-Mamonov, dans lequel se côtoient, voire s'opposent différentes couches textuelles, véhiculant chacune une *parole* spécifique. Composé de trois discours – scientifique, voltairien et maçon – le texte utilise le premier pour brider le troisième, et le troisième pour transcender le second. C'est parce qu'il s'intéresse réellement à l'astronomie que Dmitriev écorne le tracé planétaire du Temple, ou parce qu'il est réellement voltairien qu'il raille les principes de l'alchimie. En revanche, c'est parce que l'auteur est maçon que son texte dépasse le scepticisme et le relativisme voltairien de *Micromégas* pour tendre vers la recherche d'une vérité synthétique.

43. P. Naudon, *La Franc-maçonnerie*, coll. « Que Sais-je ? », Paris, PUF, 2002 (1^{re} éd., 1963), p. 68.

44. J. de Maistre, *Mémoire au Duc de Brunswick à l'occasion du Convent de Wilhemsbad* (1782), réédité in J. de Maistre, *La Franc-Maçonnerie*, Paris, Rieder, 1925, p. 51. Je remercie le Docteur Louis Baudin, lecteur éclairé de Joseph de Maistre, de m'avoir fait connaître ce texte.

Enfin, une troisième explication possible est peut-être à chercher dans la folie de Dmitriev-Mamonov. On sait en effet que l'auteur du *Gentilhomme-philosophe* se distingua par un comportement des plus étranges, allant de dépenses immodérées à des cruautés sur ses gens, et qu'une enquête ordonnée par Catherine II, après que la femme de l'écrivain se fut plainte officiellement, conclut à sa folie et amena sa mise sous tutelle⁴⁵. De fait, le texte même du *Gentilhomme-philosophe*, ou ses suites extra-littéraires, semblent comporter des traces de folie. On notera d'abord que Dmitriev-Mamonov, après avoir écrit son récit, fit réaliser le plan de sa fiction dans sa propriété de Baranovo, dans le gouvernement de Smolensk, et s'attribua le nom du héros de son texte, notamment comme patronyme littéraire pour l'édition de ses écrits ultérieurs. Dans une configuration étrange, opposée à celle qui organise habituellement les rapports entre l'auteur et sa fiction, c'est donc ici l'auteur qui devient son personnage et non le personnage qui s'inspire de son créateur. En faisant construire sa maquette, Dmitriev-Mamonov trahit ensuite sa confusion entre l'espace rituel et sacré de la loge et celui, quotidien et profane, du réel. D'espace symbolique, l'intérieur de la loge devient symbole réalisé dans la réalité extérieure du jardin. Le réel est transformé en loge, et la loge en lieu réel. Le comportement rituel devient ordinaire et le comportement ordinaire rituel. Il n'y a donc plus de différence entre les deux : Dmitriev-Mamonov *vit dans la réalité des symboles*. Cet effacement pathologique de la limite entre intériorité symbolique et extériorité réelle apparaît d'ailleurs dans la manière même dont le texte accomplit la déambulation maçonnique. Dans le rituel admis, « le Maçon va vers la Lumière en entrant dans le Temple et retourne dans les Ténèbres – le monde profane – en sortant⁴⁶ ». À l'inverse, l'itinéraire accompli par les promeneuses du *Gentilhomme-philosophe* les fait partir de la Lumière (la maison/soleil) pour retourner à elle à la fin de la déambulation, et y retrouver le maître des lieux. Dmitriev-Mamonov ne sort donc pas du rituel. Il habite de manière permanente le centre de la loge, au lieu de retourner aux ténèbres de la vie profane. Enfin, bâtisseur du jardin, habitant la lumière située au centre de l'univers, il est pris par les fourmis, les grues et les cygnes pour Dieu lui-même, et probablement pour cette raison qualifié par le magicien de « philosophe né ». Grand architecte de

45. *Slovar' russkix pisatelej XVIII veka*, t. 1, Nauka, Moscou-Leningrad, 1988, p. 274.

46. J. Boucher, *op. cit.*, p. 115.

l'Univers, au lieu de n'être qu'un de ses maçons, Dmitriev-Mamonov semble présenter un signe évident de schizophrénie.

Ainsi le *Gentilhomme-philosophe* est-il visiblement l'œuvre d'un fou – peut-être attiré par la symbolique maçonnique du fait de sa folie même – ou en tout cas une œuvre folle, et à ce titre inclassable, sinon dans le paradigme ténu des récits d'utopie de monomaniaques. Dans cette tradition, le gentilhomme-philosophe côtoie le mécanicien roi de Delécluze et tant d'autres rêveurs fous plus ou moins connus, à cette différence près toutefois que la folie n'est pas chez Dmitriev-Mamonov un thème littéraire, mais une posture involontaire d'écriture, et non une prison de douleur, mais un hymne improbable au bonheur domanial russe.

Université Marc Bloch. Strasbourg 2

Résumés

Inspiré de *Micromégas*, *Le Gentilhomme-philosophe* (1769) de Dmitriev-Mamonov transpose cependant la fable voltairienne des dimensions d'un voyage cosmique à celles d'une déambulation dans un jardin. Cette miniaturisation permet au récit de développer deux métaphores maçonniques : la construction du temple et la déambulation initiatique, dont l'analyse systématique est proposée ici.

Based on *Micromégas*, Dmitriev-Mamonov's philosophical tale *Dvorjanin-filosof* (1769), turns Voltaire's account of a cosmic trip into the depiction of a walk in a garden on a Russian estate. This scale reduction allows the Russian writer to develop two major masonic metaphors : the temple construction and the initiatory deambulation around the lodge, both of which are analyzed in full details in the present paper.

Позаимствовав сюжет *Микромегаса* для своей философской сказки *Дворянин-философ* (1769), Дмитриев-Мамонов превратил повествование Вольтера о космическом путешествии в рассказ о прогулке по аллегорическому саду в русской усадьбе. Такое уменьшение позволило русскому писателю развить в своем тексте две главные метафоры масонского дискурса: строение храма, и посвятельное прохождение по ложе, различные символы которых здесь детально рассматриваются.